

<https://www.dechargelarevue.com/I-D-no-1032-Sois-rassuree-tu-existes.html>



I.D n° 1032 : Sois rassurée, tu existes

- Le Magnum - Les I.D -

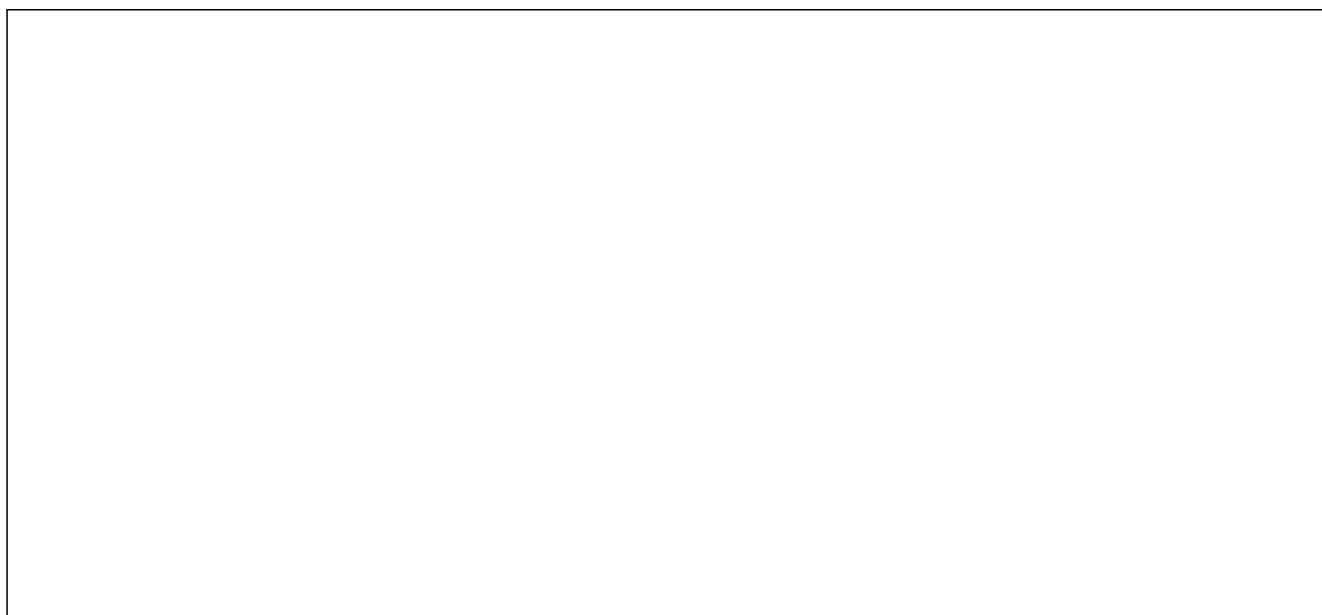
Date de mise en ligne : vendredi 24 février 2023

Copyright © Décharge - Tous droits réservés

Ariane Dreyfus, c'est déjà des souvenirs : de ses livres, assez régulièrement lus, - depuis, pour ma part, *Les Miettes de décembre*, en 1977, au *Dé bleu* -, et appréciés, dont pour un grand nombre j'ai rendu compte dans ces *Itinéraires de Délestage* (depuis *La terre voudrait recommencer*, [I.D n° 272](#)) ; de rencontres heureuses, mémorables, lors d'animations à Chalon auprès des lycéens. Sans compter sa présence dans *Décharge* à partir du n° 94, ses contributions critiques à l'endroit de **Stéphane Bouquet** et **Eric Sautou** (*Décharge* [137](#) et [138](#)) en particulier.

Quel plaisir de la retrouver (L'[I.D n° 664](#), qui date - c'est pas croyable - de novembre 2016, sonnait alors comme un adieu : il renvoyait alors du *Dernier livre des enfants*, chez *Flammarion*, et à l'excellente anthologie : *Moi aussi* et son bilan rétrospectif, établi quelque temps auparavant, aux éditions des *Découvreurs*) : non, il est vrai, avec des poèmes nouveaux, mais à l'occasion de la reprise, dans la collection *Poésie / Gallimard*, de deux livres majeurs (mais quel n'est pas marquant, parmi les livres de cette auteure ?) : *Nous nous attendons*, associé à *Iris, c'est votre bleu*, précédemment publiés au *Castor Astral*, en 2012 et 2008.

Avec cette parution, cent soixante-quinzième volume de cette collection de consécration, elle devient une des rares femmes à y être accueillie de son vivant. Pour saluer ce qui fait évènement, je me contenterai à mon tour d'une reprise, de ce qui fut en mai 2012 l'[I.D n° 391](#), lequel rendait compte de *Nous nous attendons*. Bref, une mise en *bouche* (mot qui appartient pleinement au lexique d'Ariane), qui certes n'entend pas rivaliser avec l'étude de la préfacière **Françoise Delorme**, ni même avec l'utile bibliographie commentée par Stéphane Bouquet, auxquelles je renvoie.





Où ça recommence, tout

Ariane Dreyfus avance, comme ingénue, étonnée toujours, à travers le monde, prenant souvent de livre en livre appui sur d'autres arts : la danse, le cirque, le cinéma. Dans un précédent I.D ([n° 272](#)) où je saluais *La Terre voudrait recommencer* (Ed. Flammarion), je soulignais la cohérence d'une oeuvre qui depuis longtemps tisse et croise les fils de l'amour, de l'art et de la poésie. Qu'avec son dernier livre, *Nous nous attendons* (Le Castor astral éd.), Ariane Dreyfus se tourne vers la peinture, l'adresse en *Reconnaissance à Gérard Schlosser* (c'est son sous-titre), pourrait paraître dans l'ordre prévisible des choses, à ceci près, objecte l'auteur, que *de tous les arts, la peinture est le plus éloigné de moi*. Et il apparaît en effet que les arts auxquels elle s'était jusqu'ici référée était des arts du mouvement ; et pour les quelques fois où la peinture l'a arrêtée, ne l'ont atteinte, note l'auteur, que des tableaux où *des mouvements ont laissé des traces*.

La révélation eut lieu en 1987 avec une exposition de **Gérard Schlosser**. Le livre qui fait aujourd'hui l'actualité, est hommage à ce peintre et s'inspire de sa manière. Néanmoins, malgré cette bonne nouvelle, on peut être surpris de ce que l'écriture d'Ariane Dreyfus s'en trouve au final si peu affectée, affermie plutôt dans ses partis-pris, comme si dans les tableaux de Gérard Schlosser elle avait reconnu une transposition de ses propres poèmes, et l'occasion de traverser une nouvelle fois (*elle doit le regarder avec des yeux ouverts*) son univers personnel.

« Tu vois, c'est ça la chance »

Elle a laissé le couteau et l'a posé
La moitié de la pomme aussi

Tout son bras est nu en ouvrant la fenêtre
Pour chercher le volet qu'elle tire
Ses fesses aussi si elle se penche

Comme maintenant

Un coude plié vers lui

Gérard Schlosser travaille sur le motif et son oeil est photographique ; c'est par le cadrage, serré sur des détails, qu'il parvient à un hyperréalisme d'une étrange familiarité où des corps se mêlent au décor, si bien que *de toutes les robes la plus verte est dans le paysage* ou, pour citer en son intégralité un poème :

« Elle a appelé »

Il ne voulait prendre que le ventre
Le visage n'est pas sur la photographie
La prairie si

La courbe de la terre disant oui autant qu'elle
Deux lèvres

L'air

Intimement passe

J'avais le regard du peintre, son art, pour m'inspirer confiance, amour, écrit l'auteur en prière d'insérer. La réalité, fragmentaire, est effleurée, saisie au vol en des moments d'abandon davantage qu'en des moments décisifs : l'écrit, comme la peinture, blasonne les corps et les paysages, suggère, érotise. Les personnes sont réduites à un genou, un ventre, une joue, à un pronom : elle ou il, à un adjectif possessif. Et dans son volontaire apparent inachèvement, sous la bribe de conversation qu'est le titre, déroutante et banale (à la manière de Gérard Schlosser), le poème laisse le lecteur dans une insatisfaction féconde, - inquiet.

Post-scriptum :

Repères : Le titre de cette chronique est une citation (mise au féminin) tirée de *Nous nous attendons*, d'**Ariane Dreyfus**, et qui paraît, précédé de *Iris, c'est votre bleu*, dans la collection *Poésie/Gallimard*. 270 p.